

En guise de conclusions, nous estimons que les textes de ce genre viennent compléter et surtout nuancer les données déjà connues sur les deux événements de grande importance dans l'histoire des Roumains. En dépit de leur caractère subjectif, ils réussissent à nous faire les témoins d'une époque qui a pour nous une signification incontestable.



LUCIAN TURCU

MIHAELA GLIGOR et MIRIAM CALOIANU (dir.)

Theodor Lavi în corespondență

(Theodor Lavi dans la correspondance)

Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană, 2012

THEODOR LAVI est une figure de marque dans la communauté des Juifs originaires de Roumanie et établis en Israël après la Seconde Guerre mondiale. Avec un doctorat en pédagogie (soutenu en 1934 devant une commission présidée par Rădulescu-Motru), avec une activité didactique entre 1930 et 1940, comme professeur et directeur de plusieurs écoles juives de Roumanie, Theodor Lavi devient une personne indésirable au début des années 1950, lorsqu'il est soumis à une répression même plus violente qu'au temps de l'application des mesures antisémites, à la veille et pendant la guerre. « Responsable » de cette persécution est son activité sioniste, manifeste dès sa première jeunesse et continuée dans la période de son « parcours » roumain. Mis en examen et incarcéré entre 1950 et 1955 dans le procès des sionistes, Lavi (à cette date-là Löwenstein) allait quitter la Roumanie en 1957 pour s'établir en Israël. À partir de l'année prochaine, il est chercheur à l'Institut Yad Vashem, de-

venant l'un des meilleurs connaisseurs de l'histoire contemporaine des Juifs de Roumanie, fait prouvé tant par ses études que par les établissements qu'il a fondés. En 1973, aux côtés de quelques confrères, il met les bases du Centre pour l'Étude de l'Histoire des Juifs de Roumanie, auprès de l'Université hébraïque de Jérusalem, ainsi que de la revue *Toladot* (qui paraît de 1972 à 1977, en édition bilingue, en roumain et en hébreux). Au fil de son activité en Israël, Theodor Lavi est un collaborateur actif des publications de langue roumaine qui paraissent dans ce pays.

Les plus de 130 lettres soumises à notre attention font partie du fonds « Theodor Lavi Löwenstein » conservé dans les collections du centre qu'il a fondé. C'est la meilleure confirmation de la bonne intuition et des efforts prodigués pour créer cet établissement. Destiné à sauver des documents sur l'histoire des Juifs de Roumanie, cette institution a ainsi réussi à sauver les témoignages de son fondateur et des interlocuteurs de celui-ci. La communauté des Juifs originaires de Roumanie est devenue, pendant la seconde moitié du XX^e siècle, l'une des plus nombreuses d'Israël. Après avoir initialement réprimé le mouvement sioniste (voir le cas de Lavi), le régime communiste de Roumanie a trouvé des modalités « avantageuses » de permettre l'émigration des Juifs (pour un certain montant). À la fin de la période communiste, la plupart des Juifs roumains se trouvaient déjà en Israël, le nombre de ceux restés en Roumanie diminuant peu à peu à quelques milliers : une île qui se faisait toujours plus petite. Les générations éduquées en Roumanie ont préservé en Israël, pendant plusieurs décennies, la langue roumaine comme langue de culture. En témoignent les journaux, les revues, les livres publiés. Cependant les jeunes, nés

en Israël, risquent de perdre ce lien ; aussi les antécédents se considèrent-ils parfois comme appartenant à une Atlantide culturelle (voir en ce sens les nombreux témoignages réunis dans les volumes *Întâlnirile de la Ierusalim/Les rendez-vous de Jérusalem*, édités par Leon Volovici et Costel Safirman). Les lettres publiées maintenant tiennent en quelque sorte à ce plan – pas toujours assumé – de sauvegarder, sinon la double « Atlantide », au moins sa mémoire. Elles voient le jour pour la première fois et apporteraient, selon les éditeurs, « des détails importants sur l'entre-deux-guerres et l'implication des intellectuels de marque du temps dans la politique d'(extrême) droite ». C'est partiellement vrai. Dans un certain sens, les lettres excèdent ce cadre, dans un autre, elles ne l'approchent pas.

La correspondance de Lavi entre la fin des années 1950 et le début des années 1980 (il est mort en 1983) dévoile deux directions majeures de son activité. La première est centrée sur l'idée de « préserver ici le patrimoine judéo-roumain ». Ici, c'est-à-dire en Israël, dans le cadre des institutions dont il est le collaborateur ou le fondateur (Yad Vashem, les Archives sionistes, la Bibliothèque de l'Université, son propre Centre). Il collectionne des livres et des journaux, organise des bibliothèques, tient une rubrique de revue consacrée aux figures emblématiques du passé sioniste roumain. Il demande à ses correspondants des contributions susceptibles d'aider à la constitution et la préservation de ce patrimoine, depuis leurs propres témoignages (souvenirs) à des documents de toutes sortes et, quelquefois, même un support financier (offert surtout par ses correspondants des États-Unis) destiné au bon fonctionnement du Centre.

La seconde direction, présente dans le dialogue épistolaire par un grand nombre

de témoignages substantiels, cherche à lever le voile de l'ignorance ou de l'oubli sur quelques épisodes antisémites vécus par des représentants de marque de l'exil roumain. Les figures centrales d'un pareil sujet sont Mircea Eliade et Valerian Trifa. (La même problématique transparait dans une discussion au sujet de la tentative de combattre des attitudes similaires – antisémites, pro-légionnaires – manifestes dans certaines publications de langue roumaine parues en exil.) Il faut mentionner dans ce contexte que la revue *Toladot*, éditée par Lavi, a mis en circulation, dans son premier numéro, le soit-disant « dossier Eliade » (sur l'implication de celui-ci dans l'extrême droite roumaine à la veille et pendant la Seconde Guerre mondiale), provoquant des disputes qui ont continué pendant plusieurs décennies. Le volume contient tant les longues conversations de Theodor Lavi avec Mac Linscott Ricketts, le biographe d'Eliade, que la réaction de la famille de Mihail Sebastian (qui menace d'intenter un procès), intriguée et mécontente de voir publiées des pages du *Journal* de celui-ci, sans le consentement des héritiers légaux, pages ayant suscité la controverse. Une énigme persiste toutefois : où est la réponse de Theodor Lavi aux lettres de la famille Sebastian ? Se serait-elle perdue ou bien les éditeurs auraient-ils oublié de la mentionner ?

Tout le long de ce dialogue épistolaire, Theodor Lavi a des correspondants privilégiés, de longue course (S. Al. Bacher, Adolf Bleicher, Lucian Boz, Liviu Floda, Raul Marian, Béla Vágó) ou épisodiques, tels que Ion Caraion ou Ionel Jianu. S. Al. Bacher, qui se trouvait à ce moment-là au Canada, est un ancien procureur qui, à l'issue de la guerre, a investigué sur les crimes perpétrés en Roumanie. Il offre des informations précieuses sur ces années-là,

tout en montrant que l'enthousiasme trop accentué et l'inexpérience ont conduit à l'échec de quelques enquêtes – celle, par exemple, sur les crimes de Sărmaş, dép. de Mureş. Lucian Boz est un correspondant d'Australie, qui préfère les thèmes culturels, littéraires ; Liviu Floda, qui travaille à l'Europe libre, est le correspondant new-yorkais de Theodor Lavi et raconte, évidemment, des situations liées à son activité aux États-Unis (le cas Trifa a été suivi avec grand intérêt chez eux. L'évêque orthodoxe en exil, Valerian Trifa, s'est vu finalement obligé de quitter les États-Unis, poursuivi de son passé légionnaire). Il est à remarquer que pas un de ses partenaires épistolaires n'est de Roumanie, bien que (presque) toute la correspondance soit rédigée en roumain. L'omission est significative : une fois parti de Roumanie, il a pratiquement rompu tous les liens avec ceux qui y sont restés, la correspondance étant strictement surveillée.

Pourtant, c'est probablement A. Bleicher qui constitue une véritable révélation. Ses lettres, pleines d'humour et adorables comme style, offrent des informations sur les familles juives de jadis, reconstituent des coutumes, des situations, des personnages et des histoires qui non seulement éveillent l'intérêt du lecteur mais ont aussi beaucoup de charme. Nous découvrons ainsi quel a été le menu d'un repas casher que le rabbin Niemirower a pris lors d'une visite à Brăila (salade d'aubergines, plat de carpe à l'oignon, pâtisserie moldave) ainsi qu'un témoignage émouvant de l'auteur après avoir lu le livre de Lavi sur son expérience carcérale : « Au moment où ces choses se passaient, j'étais de l'autre côté de la barricade [...] j'aurais dit avec conviction "sous notre régime, personne n'est arrêté sans motif légitime". » Lavi s'adresse à cet interlocuteur avec l'appellatif « jeune homme »,

pour apprendre ensuite qu'il s'agit d'une personne de... 85 ans.

Différentes séquences de l'histoire compliquée de l'exil (roumano-juif) défilent au fil des plus de 400 pages : la relation particulière avec l'État roumain, le problème de l'adaptation dans la nouvelle patrie, les fractures entre les générations. « C'est une nouvelle génération, élevée sous les communistes. Les liens avec les problèmes de notre génération sont très faibles », dit Lavi en se référant aux nouveau-venus en Israël. Il fait d'ailleurs partie de ceux qui ont mis en pratique l'idéal sioniste au premier abord, tout en continuant à vivre aussi dans sa patrie culturelle. La langue roumaine (tout étrange que cela puisse paraître) figure parmi ses préoccupations premières. Si une revue est intéressante, c'est aussi parce qu'elle reflète « comment la langue roumaine est préservée ici ». Avec Lucian Boz il a une discussion sur le livre prometteur d'un confrère plus jeune, qui se rend cependant coupable d'« avoir estropié la langue roumaine ».

La lecture de la correspondance de Theodor Lavi offre une expérience pleine d'informations, d'idées et de suggestions. En dépit d'une nostalgie vague, l'Atlantide est toujours vivante.



MARIA GHITTA